Vol. XXVIII. Saint-Boniface, Manitoba, 15 Novembre 1899. No. 52.

ABONNEMENTS

Canada et Etats-Unis - - $1.00
Europe (compris le port) - - 2.50

TARIF DES ANNONCES:

1ère insertion, par ligne...... 12 cts
Chaque insertion subséquente 8 "

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

AVIS

En ce qui concerne les annonces pour la France, on est prié de s'adresser à M. le Directeur de l'agence générale de publicité, No. 11, Rue du Pont Louis-Philippe (près l'Hôtel de Ville) Paris, qui a seule le Monopole et la responsabilité exclusive des annonces.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

JOSEPH BERNIER, Avocat, Directeur.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ
TOUS LES MERCREDIS
A SAINT-BONIFACE, MAN.

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie, le paiement des abonnements ou pour impressions, devront être adressées à

BÉRUBÉ & CIE,
SAINT-BONIFACE, MANITOBA
CANADA.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'EXPOSITION DE 1900—APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT ACTUEL DES TRAVAUX—LES ATTRACTIONS—LE MÉTROPOLITAIN—LES CONGRÈS.

Aura-t-elle lieu? N'aura-t-elle pas lieu? Telle est la question que se posaient probablement les quelques étrangers, de bonne foi, qui ne s'occupant que de leurs affaires, et non de la politique du pays voisin, pouvaient croire par les récits enflammés des journaux que nous étions à la veille d'un cataclysme.

Si ces bonnes gens-là connaissaient les Français (je parle pour nos voisins d'Europe) ou les Canadiens (ceci pour les voisins d'Amérique) ils sauraient que, quand nous entreprenons quelque chose nous allons jusqu'au bout, quoi qu'il nous en coûte.

Nous voulions avoir une exposition grandiose, merveilleuse, et nous l'aurons, de même que les braves Français du Manitoba finiront par vaincre l'entêtement stupide et la méchanceté de ceux qui veulent les empêcher de parler leur langue et de pratiquer leur religion en toute sécurité.

Mais comme je suis ici non pour faire de la politique mais pour parler de l'exposition, je réponds donc immédiatement: Oui, elle aura lieu et elle sera réussie, et les "boycotters" en auront pour leur courte honte et seront de plus honteusement "bluffés."

Les travaux n'ont pas cessé un seul instant, et l'été magnifique que nous venons de traverser a permis qe les mener à bien.

Quelques mois à peine nous séparent de l'exposition. On s'en aperçoit. Les chantiers regorgent de travailleurs, l'entrain et l'animation que l'on remarque partout sont un bon indice du résultat à obtenir. Les diverses sections deviennent intéressantes à visiter, car presque partout les constructions se présentent sous leur véritable aspect. Quelques-unes commencent à se poser, et l'on peut déjà admirer, en leur place définitive, les motifs d'ornementation qui chaque jour couvrent un peu de ces formes d'acier si monotones et d'un ensemble si peu artistique.

Il y a trois choses qui seront comme les merveilles de l'exposition de 1900; je veux parler du grand et du petit palais, et du pont Alexandre III.

Elevés sur l'emplacement du palais de l'industrie, qui fut un des clous de l'exposition de 1867, destinés comme lui, après l'exposition, à devenir le local affecté au concours hyppique, aux expositions annuelles de peinture, sculpture, horticulture, etc., le grand palais et le petit palais des beaux arts ont été construits l'un en face de l'autre, de façon à ménager la perspective admirable, créée par la nouvelle avenue qui partira des Champs Elysées pour aboutir aux Invalides, en passant par le pont Alexandre III. Le grand palais sera attribué à l'exposition contemporaine des œuvres d'art (peintures), cartons, gravures, sculptures, dessins, etc. Il occupera une superficie d'environ 130,000 pieds carrés, tandis que le petit palais, qui sera le lieu de l'exposition rétrospective de l'art français, n'occupera qu'une superficie de 22,000 pieds carrés

Le pont Alexandre III sera lui aussi une pure merveille, avec son tablier en fer jetée d'une seule portée d'un côté à l'autre du fleuve, sur une largeur de 40 mètres, soit 132 pieds. Les quatre colonnes qui sont à l'entrée et à la sortie seront revêtues de splendides sculptures dues au ciseau de nos meilleurs maîtres.

Le spectacle de la Seine, vu de ce pont, sera féérique. A gauche tous les pavillons étrangers, à droite la rue de Paris et le vieux Paris, seront là pour enchanter l'œil du visiteur. Il y aura à cette exposition, des palais, et encore des palais: celui de l'électricité, du génie civil, des mines de la métallurgie, etc.

Passons maintenant aux attractions. Toutes se prétendent d'ores et déjà le clou de l'exposition; sans les encourager dans leur audace, je peux dire que toutes sont intéressantes. Je ne parle pas, bien entendu, de la roue de 100 mètres qui depuis un an déjà fait le désespoir des parisiens. Je parle des théâtres, des panoramas, des curiosités et là, se précipitent sous ma plume, les noms et les descriptions. Dans l'intérieur de l'exposition il y a déjà: Le palais des costumes à travers les âges, qui retracera d'une façon parfaite et fidèle tous les costumes du bon vieux temps. Le panorama animé du tour du monde, la rue de Paris qui commencera à la porte monumentale de l'architecte Benet et verra se dresser à sa droite et à sa gauche les tréteaux du Tabarin, la Roulotte, l'Aquarum de Paris, et cent autres théâtres plus intéressants et plus amusants les uns que les autres. Puis, le Vieux Paris, un bijou de reconstitution du vieux Paris des XVe et XVIe siècles.

Au dehors de l'exposition, le Moreorama offrira à tous les visitours les délices d'une promenade de Marseille à Alexandrie, avec roulis et tangage; les spectateurs placés sur une sorte de bateau placé sur un pivot qui oscille en avant et de côté verront se dérouler à droite et à gauche le panorama de ce voyage.

Le Palais de la Mer, vaste local contenant 4,000,000 de mètres cubes de véritable eau de mer (près de 1,000,000 de gallons) et dans cette eau des pieuvres, des zoophytes, des requins, des algues, du corail, en un mot tous les poissons et tous les végétaux marins.

Le promeneur pourra pénétrer dans une cloche à plongeur, et voir de près les plus terribles monstres.

Puis le palais lumineux, le village suisse, le village russe, Paris en 1400, et quoi encore?

C'est pour aller des uns aux autres qu'on pourra se servir d'um nouveau mode de locomotion. Je veux parler de la plateforme mobile de Mocomble. Cette plateforme est composée de trottoirs marchant à même niveau à deux vitesses différentes, le premier à raison de 3½ milles et le second 7 miles à l'heure.

Avant de terminer je veux parler un peu du Métropolitain. Ce gigantesque projet d'un réseau de chemin de fer sous Paris ne sera terminé complètement qu'en 1913. Cependant, pour l'exposition, nous verrons terminée la traversée de Paris de la porte de Vincennes à la porte Dauphine, avec trois tronçons reliant cette ligne à l'exposition, par l'avenue Kléber, l'avenue Victor Hugo et les fortifications. Les travaux sont terminés; on va commencer à poser les voies.

Pendant ce temps, la compagnie des Omnibus ne chôme pas; elle se prépare à changer la traction de ses tramways et à remplacer les chevaux par la vapeur et l'électricité.

Et pour "finir," voilà les congrès qui vont "commencer"; car certains vont s'ouvrir en novembre.

Il faut bien que les chimistes, les médecins, les mutualistes, les cuisiniers, les voyageurs de commerce, les savants, les féministes, les socialistes, etc., aient le temps de discuter sur leurs maux et leurs misères. Un congrès est toujours quelque chose de très important, et cela ne sert jamais à rien; mais une exposition qui se respecte a au moins quelques congrès. Celle de 1900 en aura 187, sur des choses différentes, bien entendu: tu parles... qu'est-ce qu'ils prendront... les pauvres personnages ministériels et gouvernementaux qui seront obligés d'y assister. Enfin tout le monde sera content, tous les peuples seront joyeux, on distribuera des récompenses et si John Bull est bien sage et que les Boers et lui finissent par s'accorder on distribuera entre les deux la grande médaille en chocolat. C'est la grâce que je vous souhaite,

R. Pierre.

L'ARMEE DU SALUT

LA VIE DE CES TRAVAILLEURS QUI SE SACRIFIENT EST SOUVENT DURE

Au cours de ses travaux le capt. Ben Bryan fut atteint d'une maladie supposée incurable et forcé d'abandonner le travail—il a maintenant recouvré la santé.

Du News, Alexandria, Ont.

La vie d'un adepte de l'armée du Salut est loin d'être une sinécure. Les travaux des salutistes ne sont pas seulement ardus, mais ils sont appelés par les règlements de l'armée à présider des assemblées au dehors en toute saison et par toutes sortes de température. Ceci étant, rien d'étonnant à ce que la santé de ces travailleurs pleins d'abnégation s'en aille. Le capitaine Ben, Bryan, qui demeure à Maxville, Ont., est bien connu par suite de



ses relations premières avec l'armée, ayant stationné à des places importantes comme Montréal; Toronto, Kingston. Guelp et Brockvill, en Canada, et à Schenectady, Troy et autres endroits des Etats-Unis. Au cours de ces travaux il fut atteint par une maladie soit disant incurable, mais ayant été ramené à la santé au moyens des pilules Roses du Dr Williams, un représentant des News, d'Alexandria, crut qu'il valait la peine de se procurer de sa propre bouche un récit de sa propre bouche un récit de sa maladie et de sa guérison. Il trouva M. Bryan à l'ouvrage, un homme robuste, en santé, son apparence n'accusant aucun signe de sa récente maladie.

L'histoire de sa maladie et de la guérison qui suivit par les Pilules Roses du Dr williams, tient du miracle et il l'a racontée lui-même comme suit:—"Alors que j'étais stationné à Deseronto, en juillet 1897, je fus atteint de ce que les médecins appellent "Méningite Spinale Chronique." Les symptômes étaient à peu près semblables à ceux qui précèdent une attaque de pleurésie, mais il étaient accompagnés de spasmes qui, lorsque la douleur devenait trop forte, me causaient une syncope. La longueur de ces évanouissements augmentait avec la durée de la maladie. Après avoir passé quatre mois à l'Hôpital Général de Kingston, et sur la ferme de l'Armée à Toronto., je recouvrai un peu de mes occupations. La seconde attaque se produisit quand j'étais stationné à Shenectady,. N. Y., en octobre 1898, et elle fut plus grave que la première. Les symptômes de la seconde attaque ressemblait beaucoup à ceux de la première, la seule différence apparente était qu'il étaient plus graves et que leurs suites furent de plus longue durée. A cause de l'état précaire de ma santé, je fus forcé de résigner ma position après la seconde attaque et retournai chez moi à Maxville. Rendu là un ami me conseilla d'essayer les Pilules Roses du Dr Williams et commençai à en prendre en mars 1899. J'en ai pris qu'une douzaine de boîtes et une fois de plus je jouis d'une santé parfaite. Je sens que je suis parfaitement bien et puis dire avec plaisir que j'attribue mon état actuel de santé aux effets produits par les Pilules Roses du Dr Williams. Mme Bryan a pris également les pilules et s'en est très bien trouvée."

Le Manitoba.

Mercredi, 15 Novembre 1899

L'Octroi

Le paiement de l'octroi à un bon nombre d'écoles fonctionnant dans les centres catholiques et français, est le principal argument dont se servent nos adversaires pour essayer de tromper le peuple sur la situation.

"Puisque le gouvernement vous paie des octrois, dit-on, c'est qu'il est bien disposé."

Il faut, pour être dans le vrai, renverser la proposition.

Ce sont les catholiques qui se sont montrés bien disposés en acceptant de mettre un certain nombre de leurs écoles sous l'opération de la loi dans l'espoir qu'on leur donnerait non-seulement de l'argent, mais surtout leurs droits et leurs écoles catholiques.

Or, ni leurs droits, ni leurs écoles catholiques ne leur ont été rendus. Et les octrois qui sont aujourd'hui payés à certaines écoles, ne le sont pas à "nos écoles catholiques," mais le sont à des écoles publiques et précisément parce que ce sont des écoles publiques.

Ce que le gouvernement dit revient à ceci : "Si vous voulez des octrois, soumettez-vous à la loi, faites de vos écoles des écoles publiques, et vous aurez de l'argent.

En effet, les écoles qui veulent suivre l'inique loi de M. Greenway et les règlements scolaires, participent aux octrois législatifs. Mais, nous le répétons, ils en jouissent non pas parce que M. Greenway reconnait "nos écoles catholiques," mais parceque les arrondissement scolaires lui font parvenir des rapports affirmant que ces écoles ont observé la loi et les règlements; c'est-à-dire, qu'elles sont légalement devenues des écoles publiques.

Ainsi, pendant que les catholiques se montraient bien disposés, M. Greenway restait mal disposé. Il l'a affirmé en disant: CE QUE LE GOUVERNEMENT PEUT FAIRE ET VEUT FAIRE, C'EST DE CONFISQUER L'OCTROI LÉGISLATIF SI LES RÈGLEMENTS CONCERNANT L'ADMINISTRATION DE CES ÉCOLES SONT VIOLÉS.

M. Greenway a montré qu'il était, en disant cela, très sérieux, en confisquant les octrois de deux écoles à Lorette, et en refusant de payer leurs octrois aux écoles de Winnipeg parceque celles-ci n'ont pas voulu se mettre sous le régime des écoles publiques.

Si donc quelqu'un dit au peuple : "Vous recevez des octrois," répondez : "Tout le monde n'en reçoit pas. Exemple, les écoles de Winnipeg. Et si, nous, nous en recevons, c'est à cause de la bonne volonté que nous avons mise à adopter pendant quelque temps votre loi, et non à cause de votre bonne volonté à vous, qui continuez à nous refuser nos droits, et qui exigez de nous, pour nous donner cet octroi, que nous jurions que nos écoles se sont conformées à votre loi et à vos règlements. Vous ne nous tromperez pas ainsi. Nous savons bien, malgré ce que vous en dites, et malgré votre argent, que le gouvernement ne nous a pas rendu nos droits. Et nous aurons assez de cœur pour soutenir notre cause jusqu'au bout, en commençant par voter contre M. Greenway et ses candidats."

Impérialisme et Loyauté

L'impérialisme—celui dont M. Chamberlain semble être le parrain—est une chose encore mal définie.

Pour tous les sujets anglais, il existe un impérialisme fort légitime; c'est l'ensemble des possessions anglaises, coopérant à la puissance britannique et à son prestige.

Mais s'il fallait par cette expression, qui semble vouloir tout-à-coup devenir la formule d'un nouveau mouvement politique, s'il fallait entendre que les colonies doivent se fondre et se confondre en tout avec la métropole, on peut s'attendre à des déconvenues.

La vie autonome a été pour les colonies anglaises une source de progrès, dont elles se sont bien souvent félicitées. L'Angleterre s'en est glorifié aux yeux de l'univers entier. Les étrangers ont admiré ce système, en vertu duquel une vie nationale propre à chaque colonie se développait vigoureusement.

Pour ne parler que de notre pays, cette vie propre et ces aspirations nationales n'ont jamais altéré la loyauté du sujet à l'égard de la métropole; cette loyauté semblait plutôt se raffermir par cela même que l'Angleterre affirmait son respect de nos libertés constitutionnelles.

Les hommes d'état anglais, pas plus que nos hommes publics, ne voudront nous l'espérons, bouleverser notre condition politique ni sacrifier les avantages du système actuel pour nous jeter dans une aventure où semble nous diriger nous ne savons quelle poussée, qui parait s'appuyer plus sur la sentimentalité que sur les vraies traditions britanniques et sur l'expérience.

L'Angleterre ne peut exiger, pour preuve de notre loyauté, le sacrifice de notre autonomie parlementaire.

L'Union

On parle d'union. Il faudrait la faire entre nous, dit-on partout, même dans des endroits où l'on ne s'en soucieguère.

C'est vrai, il faudrait l'union, mais une bonne union autour d'un bon drapeau.

Il y a en face l'un de l'autre deux drapeaux.

L'un représente l'école catholique et l'intégrité de la constitution.

L'autre représente l'école neutre et la violation de la constitution.

Où faut-il se ranger ?

N'est-il pas évident que l'union, la bonne, ne peut se faire qu'autour du drapeau qui représente l'école catholique et l'intégrité de la constitution.

Elle ne peut se faire et se maintenir que là, parce que c'est le terrain des principes, le terrain solide.

Elle ne peut se faire autour du drapeau qui représente l'école neutre, condamnée par la doctrine catholique, ni autour du drapeau qui représente la violation de la constitution, qui représente, en d'autres termes, la persécution, l'étouffement des libertés qui nous appartiennent.

Ce dernier drapeau s'élève sur un terrain mou, au milieu des eaux croupissantes. Est-ce là qu'on pourra bâtir un édifice solide ? Evidemment non.

En Pamoison

Parce que nous avons dit que le propriétaire de "L'Echo" émargeait à la caisse de M. Greenway, la feuille rouge crie à la calomnie !

Il n'y a pas de calomnie. C'est facile à établir. "L'Echo" publie de larges annonces pour le gouvernement local. Il ne les publie certainement pas pour rien. "L'Echo" le prétendrait que personne ne le croirait. Par conséquent "L'Echo" émarge à la caisse de M. Greenway, et quand "L'Echo" émarge, c'est son propriétaire qui en reçoit le bénéfice et qui émarge aussi. C'est clair comme bonjour.

Nous ne contestons pas au propriétaire le droit d'être payé de ses annonces, mais nous contestons à sa feuille le droit de parler de niche et de chiens en s'adressant aux autres. Et si elle en parle, cela donne le droit aux autres de répliquer que lui-même ne dédaigne pas les miettes de M. Greenway.

Ce n'est pas non plus parce qu'il est payé de ses annonces que nous avons appliqué au personnel de sa feuille le qualificatif de valets, mais c'est à cause de la grossièreté habituelle du langage de cette feuille, et aussi à cause de la souplesse avec laquelle il se courbe devant les commandements de M. Greenway et al.

Depuis que "L'Echo" est debout, il ne s'est point passé une semaine sans qu'il ait lancé l'invective à quelqu'un. On dirait que pour ces gens-là le but principal du journalisme, et de la politique c'est le dénigrement. Nous avons été long-temps sans paraître nous en apercevoir. Il a fallu leur donner un jour des étrivières. Ils en ont sauté. S'il le faut nous recommencerons. Monsieur le propriétaire de "L'Echo" doit comprendre que s'il ne respecte pas les autres, il perd lui-même le dorit au respect.

TRISTESSE ET SOURIRE

Pauvre nature, pourquoi ce soleil pâle, ce ciel blafard ? Pourquoi ces forêts nues, ces tertres jaunis ? Pourquoi, quand hier encore tu te laissais bercer par le zéphyr, souffres-tu aujourd'hui que l'aquilon te tourmente et te dessèche ? Où sont donc tes journées tièdes qui nous donnaient l'espoir en nous rendant la vie ? Où est-il ton tapis d'émeraudes où se miroitait la marguerite ? Où sont tes muguets et tes roses qui parfumaient nos parterres et qui couronnaient si gentiment nos vierges ?... tes chanteurs ailés qui égrenaient leurs mélodies en louant l'Eternel ?

....

Arrière, arrière, a dit l'automne, et là-bas dans le gouffre des illusions, dans le chaos du passé, se sont envolés les derniers jours ensoleillés de 1899. Toute la nature était en liesse hier, aujourd'hui tout est morne... pourquoi ? C'est novembre !

Novembre avec ses tristesses... son glas... ses lugubres draperies! Novembre avec ses désespoirs !...

Ah ! comme elle revient souvent l'heure de la souffrance; pauvres pelerins de la terre, à quelles sujétions nous sommes soumis ! Et avant de disparaître, le dix-neuvième siècle a encore de la douleur à semer des cœurs à meurtrir... Pourtant s'il sondait ses entrailles, que de victimes tombées, épuisées sous les coups de sa faulx encore ensanglantée, lui réapparaîtraient : tant d'héroïques martyrs de la foi et du devoir... toutes ces pauvres âmes exilées qui les yeux pleins de larmes, regardant le ciel, n'aspiraient qu'à mourir ! Toutes ces misères, ces maladies, ces infortunes, ces trahisons, ces deuils profonds qu'il a lancés de tous côtés !... Que de soupirs, que de serrements de cœur il a été témoin... et dans ces sombres nuits, où le ciel faisait rage contre les marins, que de pauvres mères, de nobles vierges, folles de désespoir, il a entendu gémir près d'un cadavre !

Mais rien de cela n'altérait sa course; il restait froid devant ces navrants spectacles, et tandis que sa pendule tournait, il frappait toujours... il frappe encore ! Pourquoi ?

Pourquoi ? C'est la volonté de Dieu... l'arrêt prononcé contre l'humanité... c'est le péché !... Par la chute de nos premiers parents, nous sommes devenus héritiers de leurs larmes, et depuis, le chrétien a appris qu'il lui faut traverser le Golgotha s'il veut arriver au Thabor ! Car il faut :

Tant de peines pour parvenir,
Tant d'autres pour se maintenir,
Tant de travail pour se nourrir,
Tant de souffrances pour mourrir.

***

Mais à quoi bon ces désespoirs? Pourquoi s'arrêter plutôt à l'épine qu'à la rose ? Au milieu des vicissitudes de la vie, des adversités qui nous encombrent, qui n'a pas ses jours heureux ses heures de bonheur ? Est-il être qui ne se souvienne de sa première communion, de ce suprême instant où son âme se dilatait sous un reflet du ciel? Aussi qui n'a pas à se rappeler d'un jour, d'une circonstance, où il se sentait favorisé du Bon Dieu ?

Quelle jeune fille au cœur pieux n'a pas une douce récapitulation à taire vers les années écoulées à l'ombre du cloître, près du Jésus qui console, et sous la sage direction de ces femmes—anges sublimes de dévouement et d'abnégation ?

Laquelle n'a pas un souvenir bien tendre à évoquer... De ce petit mot plein de douceur, épelé à deux, qui met tout un ciel dans son cœur franc et bon ? Comme elle aime à se le ressouvenir celui-là !

Quelle femme a oublié ce jour béni, où, belle de candeur, l'âme aussi blanche que le fin lin de sa robe nuptiale, et appuyée au bras de l'époux choisi par son cœur, elle sentait sa prunelle se mouiller de bonheur ?

Et de tout ce que j'aurais encore à énumérer, n'est-ce pas autant de roses que nous a procurées notre siècle ? Pourquoi l'accabler de reproches ? N'est-il pas de tous ses prédécesseurs le plus paisible et le plus progressif ?

Il a laissé verser du sang au début de sa course, mais quel repentir que le sien, quand énergiquement il laissait gémir son favori sur l'Ile Sainte-Hélène.

Le Canada surtout a fleuri sous son égide; c'est bien sous son étoile que nous avons vu le progrès et la civilisation entrer dans tous les camps indiens, ennemis ou barbares, et créés, eux aussi, à l'image de Dieu.

Le dix-septième siècle, ce siècle d'or, se ternit près du nôtre, dont les découvertes ont étonné l'univers entier et et en font le siècle par excellence.

Alors contre-balançons les faits avant d'être sévères et comprenons que si la nature, si généreuse jadis de sa splendeur et de ses fleurs, se fait avare aujourd'hui, c'est qu'elle a besoin de repos; elle a tant travaillé pour emplir ces épis d'or, qui longtemps se balançant au gré des vents, faisaient sourire et le pauvre et le riche, qu'elle a bien mérité une louange... un merci. Laissons-là dormir... rêver du printemps, de la germination, car elle nous promet encore:

Du soleil pour nos fleurs,
Du bonheur pour nos cœurs.

Et pour mieux traverser le triste novembre, songeons que son glas nous convie à la prière, au souvenir de ceux que nous avons aimés et qui sont disparus de la scène du monde.

Hier ils étaient comme nous,
Demain nous serons comme eux

Supplions le Seigneur d'étendre sur eux sa miséricorde, et toutes les fois que nous entendrons les plaintes de la cloche, donnons à nos pauvres défunts notre pieux souvenir. AVE.

VISITE

M. le docteur L. Laberge, directeur du Bureau d'Hygiène à Montréal, de passage ici, nous a fait l'honneur d'une visite à nos bureaux.

Sans Souci de la Vérité

Nous espérons que "L'Echo" continuera à placarder dans ses colonnes l'accusation qu'il porte contre M. Hugh J. Macdonald de vouloir ôter le droit de vote à ceux qui ne pourraient lire et écrire l'anglais.

M. Hugh J. Macdonald a lui-même répondu à cette accusation: "Je ne suis pas assez stupide pour vouloir faire une pareille chose," a-t-il dit.

La négation de M. Macdonald est catégorique: il ne fera pas une pareille chose.

Ne pas tenir compte de cette déclaration de M. Macdonald c'est être manifestemeut injuste.

Réaffirmer l'accusation ci-dessus après une telle déclaration, c'est calomnier M. Macdonald.

Donc, injuste et calomniateur est "L'Echo" envers M. Macdonald.

Plus il affichera son accusation, plus il deviendra évident que "L'Echo," se moquant aussi ouvertement de la vérité en un cas si clair, doit également s'en moquer en toute autre chose, et par conséquent, ses assertions comme ses opinions restent sans valeur.

MARIAGES

A neuf heures, ce matin, a eu lieu dans la chapelle de l'archevêché, le mariage de Mlle Evangeline Cyr, fille de M. J. Ernest Cyr, de cette ville, avec M. Joseph Mager, fils de M. Victor Mager, aussi de cette ville. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Trudel, ancien confrère de classe du nouveau marié. La cérémonie s'est faite en présence des parents des familles. Après le mariage, on est descendu aux salons de l'archevêche pour saluer M. le grand vicaire Dugas. Le déjeûner de noces a eu lieu chez le père de la mariée, M. Cyr. Ce soir grande soirée chez M Victor Mager.

Nous prions les nouveaux époux d'agréer, avec nos félicitations, les vœux sincères que nous faisons pour leur bonheur.

Ce matin, à l'église Ste Marie de Winnipeg, a eu lieu le mariage de Mlle Yvonne de la Giclais avec M. de la Rue du Can, de Maple Creek, Assa.

Nos félecitations et nos bons souhaits aux nouveaux époux.

NÉCROLOGIE

Nous recevons des lettres de faire part nous annonçant la mort de Monsieur Charles-Stanislas de Froment décédé le 14 août 1899 à la Grange-Champfeu, près Moulins (Allier) France.

Mmonsieur Charles Stanislas de Froment était le grand-père de Monsieur Jehan de Froment, juge de Paix à Notre Dame de Lourdes, Manitoba.

Nous présentons à notre ami à cette occasion l'expression de nos condoléances les plus sincères.

CHEZ NOUS ET AUTOUR DE NOUS

—Le R. P. Filiatrault, provincial des Jésuites au Canada, est en visite au collège de Saint-Boniface.

—M. Célestin Simon, de Winnipey, vient de déménager dans sa nouvelle résidence qu'il a fait bâtir sur la rue Garry, No 27, vis-à-vis son ancienne demeure, même rue.

—La célébration du 25e anniversaire de l'arrivée au Manitoba des RR. SS. de Jésus-Marie, a été retardée jusqu'au 14 décembre. Les maisons d'éducation dirigées par la congrégation préparent de belles fêtes.

Chronique de la Province

(De nos correspondants particuliers)

SAINT-ADOLPHE

Le bazar de St-Adolphe s'ouvrira mardi le 21 novembre à six heures du soir et finira samedi soir. Le curé de la paroise M. Turcotte invite tous les amis des autres paroisses à visiter ce bazar. La Fanfare de St-Norbert y fera entendre de la musique. Dimanche soir concert. 25c. et 15cts, admission.

FANNYSTELLE

Le bazar au profit de l'église de Fannystelle est terminé. Le résultat est magnifique car la somme s'élève à 672 dollars. Nous adressons nos félicitations au comité qui sous l'intelligente et zélée direction de notre aimable et vénéré pasteur, le Révérend M. Lebrault, a su faire les choses avec un tact exquis. Mille remerciments aussi à nos amis de Saint-Boniface et des autres paroisses qui nous ont prêté le précieux concours de leurs bienveillance et de leur bourse. Le Sacré-Coeur de Jésus, auquel la petite paroisse naissante est consacrée, n'oubliera pas mais il se souviendra et son souvenir sera la plus belle récompense pour chacune des charitables personnes qui ont contribuér à ce succès.

PERDU, par M. Agénor Dubuc, le 8 novembre 1899, entre le magasin de M. Collin, St-Boniface, et Lorette, un habillement complet de jeune garçon. Une récompense sera donnée à la personne qui le rapportera ou en donnera avis chez M. Collin.









LES PETITES ANNONCES

Telles que

MAISON A LOUER,
EMPLOI DEMANDÉ,
SITUATION VACANTE,
TROUVÉ,
PERDU,
PROPRIÉTÉ A VENDRE
A VENDRE,

Seront insérées dans LE MANITOBA à raison de 25 cents pour 6 lignes.

Si vous avez une propriété à vendre, annoncez dans LE MANITOBA, et vous trouverez de suite un acheteur.

LA GUERRE

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA SITUATION—UN SENTIMENT DE TRISTESSE ET D'INCERTITUDE RÈGNE EN ANGLETERRE.

Bien que les événements de la semaine dernière aient été fort pénibles pour l'esprit de la nation anglaise, il semble qu'il faille s'attendre à des inquiétudes encore plus cruelles. Des jours, peut-être des semaines se passeront avant que l'on recoive un mot des forces anglaises cernées dans le col de Natal, et la longue attente sera aussi cruelle que celle que l'on passe auprès d'un lit de mort, car l'impatience d'apprendre comment les jours se sont passés pour les assiégés se confond avec la crainte affreuse qu'il n'aient partagé le sort de ceux qui sont prisonniers à Prétoria.

Il règne dans toutes les classes, un sentiment de tristesse immense, tel que l'on n'en avait pas éprouvé en Grande-Bretagne depuis un siècle. A ce sentiment se joint l'accusation la plus cruelle portée contre le général White, que l'on tient pour responsable de la "capitulation" inouïe de "telles forces anglaises devant un pareil ennemi." Le seul acte de la semaine qui, au cours des opérations, soit venu apporter quelque soulagement est, selon l'opinion générale, la besogne accomplie par la Naval Brigade. On pourra facilement s'imaginer les difficultés que les artilleurs on rencontrées pour amener leurs canons dans le pays et, même après avoir atteint Ladysmith, pour les mettre en position convenable, lorsqu'on saura que pour arriver à ce résultat ils n'ont eu pour toutes ressources que de faire construire des moyens de transport, chez un charron de Durban, par les artificiers de la marine. Ces canons provenant du croisseur anglais "Powerful" ont une vitesse initiale de de 2,200 pieds, tandis que les pièces de l'armée à Ladysmith n'ont qu'une vitesse de 1,500 pieds et une portée de presque deux milles inférieure à celle des autres. Cette arrivée opportune et dramatique des canons de marine soulève l'enthousiasme général en faveur de la Naval Brigade, bien que l'on éprouve aussi une sincère admiration pour le général White qui a franchement reconnu le service que lui rendait une autre armée en venant à son secours.

Il est curieux de remarquer le nombre de fois que les correspondants anglais annoncent que les canons des Boers ont été démontés, tandis que, le lendemain, les mêmes canons sont signalés comme opérant avec plus de vigueur et de précision que jamais. Ce fait donne lieu à de nombreux commentaires dans les feuilles anglaises et montre de nouveau—c'était le même cas lors des fréquents bombardements opérés par l'escadre de l'amiral Sampson—qu'il est impossible d'avoir un compte rendu exact de l'effet produit, en réalité, par la grosse artillerie contre les batteries.

Le corps de l'armée anglaise commencera à arriver au Cap, cette semaine et ne pourra guère entrer en campagne avant le milieu de décembre, quoique probablement les unités soient fortement engagées avant cette date. Le bruit court que la brigade du général Hildyard sera envoyée dans la colonie de Natal, sans aucun délai, sans doute à la fin de cette semaine.

Londres—Les quelques rares nouvelles qui nous arrivent du théâtre de la guerre, sont généralement considérées comme rassurantes, bien que les derniers rapports admettent que les combats qui se sont livrés en dehors de Ladysmith ont été plus sérieux que ne le disaient les dépêches officielles. On n'est plus disposé comme avant à croire qu'une défaite a été infligée aux Boers. Mais le fait que le général White a pu entreprendre une série de reconnaissances heureuses semble indiquer que le cordon de troupes Boers qui entoure Ladysmith a diminué parce qu'une partie des troupes du général Joubert s'est retirée vers le sud. Mais l'anxiété se continue, et on craint que la principale expédition soit trop faible pour accomplir sa mission avec sûreté et promptitude, parce qu'il est admis que les forces dans Natal n'ont pas réussi à faire ce que l'on en attendait.

L'aveu fait l'autre jour, par le général lord Wolseley, commandant en chef, que les Boers sont plus puissants et plus nombreux qu'on ne le pensait, explique suffisamment ce qui est arrivé, et désormais, le bureau de la guerre sera bien embarrassé pour expliquer son ignorance à l'endroit de la force des Boers qui par le nombre de leurs hommes et l'excellence de leur artillerie, ont été une grande surprise pour les autorités militaires anglaises.

Les nouvelles de l'Afrique du sud démontrent combien ont été inexactes les estimations du département d'intelligence et des experts du gouvernement, à propos des forces des Boers, qui se chiffrent comme suit: Autour de Ladysmith 25,000; traversant le Zululand, 4,000; s'avançant sur Burghersdor, 5,000 Colesberg, 3,000; Kimberley, 7,000; Mafeking, 4,000; et au nord de la frontière du Transvaal, 2,000.

On n'a pas d'information exacte au sujet de l'artillerie des Boers, mais on sait que le détachement du général Joubert, avant d'avoir reçu du renfort comprenait seize canons Krupp du dernier modèle et deux gros canons de siège venant de Creuzot, qui sans l'arrivée du détachement de canoniers de marine, auraient rendu Ladysmith intenable.

Toutes les nouvelles doivent être reçues avec une prudence extrême. Les dépêches nous viennent de l'Angleterre, laquelle ne les reçoit qu'avec grande difficulté. Veut-on savoir le chemin que doit suivre une dépêche adressé à Londres?

Il y a six lignes télégraphiques entre Ladysmith et la capitale de Natal. Deux de ces fils suivent la ligne du chemin de fer.

Ces lignes télégraphiques sont sous le contrôle des fonctionnaires du gouvernement de Natal.

Ce contrôle ne cesse que lorsque les dépêches sont remises à la Eastern Company, sur la côte.

Les communications entre Durban et Capetown sont opérées par deux fils passant par Pietermaritzburg et East London, à travers Pondoland jusqu'à la capitale.

Une dépêche partant de Durban pour aller à Londres, fait un circuit de 9,000 milles. C'est-à-dire que le gouvernement de Natal envoie de l'intérieur une dépêche qui est reçue à un point sur la côte par la Eastern Company, et de là cette dépêche est expédiée à Zanzibar, la dépêche va à Aden puis à Suez.

De Suez, il n'y a pas moins de quatre câbles reliant Alexandrie.

De là le message se rend à Gilbraltar, puis à Portheurnow et Cornwall, et de là à Londres.

Nous lisons dans le "Globe":

—M. Yule, dont il a été question dans les rapports de la guerre du Transvaal, n'est pas le général qui est né à Chambly.

Le colonel Wiellie Yule, commande un bataillon aux Bermudes, en ce moment.

COMMERCE

Marchés de Saint-Boniface et de Winnipeg corrigés le 14 Nov. 1899.

	$ cts.	$ cts.
Beurre, frais, la lb	0 20	à 0 22
Beurre, salé, la lb	0 18	à 0 19
Fromage	0 10½	à 11½
Œufs frais, la doz	0 00	à 16
Œufs en boites, la doz	0 00	à 0 00
Patates, le minot	0 25	à 0 25
Navets, le minot	0 20	à 0 30
Carrottes, le minot	0 40	à 0 45
Panais, la lb	0 02	à 0 00
Betterave, le minot	0 30	à 0 40
Oignons, le minot	0 90	à 1 00
Choux, par douzaine	0 25	à 0 60
Oie, par lb	0 00	à 0 12
Canards, par lb	0 00	à 0 12
Dindes, par lb	0 10	à 0 12
Poulets, par lb	0 08	à 0 10
Paille, la tonne	5 00	à 8 00
Porc, abattu, par lb	0 05	à 0 06
Mouton, par lb	0 07	à 0 08
Veau, abattu, par lb	0 08	à 0 09
Veau, vif, par lb	0 05	à 0 06
Bœuf, par lb	0 04	à 0 05
GRAINS.		
Blé dur, par minot	0 58	à 60
Avoine, par minot	0 28	à 0 30
Orge "	0 23	à 0 30
FARINE.		
Farine par 100 lbs, Roller Process		1 95
" Strong Baker		1 70
" Manitoba Baker		1 50
" Imperial Baker		1 30
" Supérieure XXXX		1 05
" Nestor		90
Gru, la tonne		12 50
Son, "		9 50
BOIS ET CHARBON.		
Tremble	3 50 à	3 50
Frêne, chêne et épinette rouge	4 50 à	4 50
Charbon dur	10 0 à	10 00
Charbon mou	4 50 à	4 50
FOIN.		
Foin de prairie, 1ère qual.	4 00 à	5 00
Foin pressé, par tonne	5 50 à	6 50

FEUILLETON DU *MANITOBA*.

FILLE ADOPTIVE

No 46

—J'ai cru bien faire, balbultia Gardella, et si cette pauvre servante n'avait pas eu la malheureuse pensée d'écrire à Mademoiselle de Phébade, je n'aurais qu'à m'en louer, puisque je l'ai tirée de peine en lui trouvant une bonne place.

—Vous ne deviez pas vous occuper de cette fille, en tous cas, sans mon assentiment.

—C'était la veille de notre départ, et j'ai craint de vous déranger.

—Vous avez réplique à tout."

Georges, par contenance, avait feint, jusque là, de lire le journal. A cette apostrophe, il ne se contint plus, et se tournant vers sa mère il lui reprocha, en termes indignés, sa dureté à l'égard de Gardella. Au comble de l'embarras, la jeune fille, mécontente de son intervention, se retira; après cet incident et la vie de la jeune fille ne devint que plus intolérable.

Aussitôt après avoir reçu la lettre d'Antoinette, madame de Noirmont lui écrivit pour lui exprimer ses regrets de l'incident et lui assurer que pareil fait ne se renouvelerait plus. Elle terminait en lui affirmant que non seulement elle avait tancé Gardella d'importance, mais qu'elle l'avait mise en demeure d'écrire à Françoise pour obliger cette drôlesse à se tenir désormais à sa place. C'était vrai; elle avait exigé que la jeune fille composât, sous sa dictée, une semonce à la bretonne, et pour être certaine que la lettre serait expédiée, ce fut elle même qui la remit au facteur le lendemain.

Françoise ne se fâcha pas contre sa jeune protectrice, loin de là. Elle répondit à la lettre irritée par quatre longues pages d'explications, concluant que "Mademoiselle Gardella, en sa qualité d'ange du bon Dieu, ne devait point prendre la défense des diables de l'Enfer dont, affirmait-elle, les personnes comme Mademoiselle, Zoé et Mademoille Antoinette, ne s'étaient échappées que pour venir faire le mal sur la terre."

Gardella eut voulu cacher cette lettre à la comtesse, mais ce fut impossible et la pauvre enfant paya cette nouvelle incartade de la bretonne par un redoublement de mauvais procédés.

A quelques jours de là, Melle de Phébade annonça à Madame de Noirmont leur prochaine arrivée à Brémant. L'oncle de Phébade avait reçu l'ordre du médecin de s'en aller aux eaux et l'oncle Apettini, retenu à Paris par un travail difficile que le prince Rocaresco réclamait de lui; désespérait de pouvoir se faire libre avant plusieurs semaines. Aussi, dans l'impossibilitité de l'attendre à cause de la température torride et malsaine de la capitale, elles avaient décidé, puisqu'elles devaient partir, de ne pas retarder d'avantage leur départ. Cette nouvelle combla la comtesse de joie. Elle s'était rendu elle-même la vie désagréable. Le silence tenace qu'elle gardait avec Gardella et Georges, ajoutait tellement aux ennuis de la solitude, qu'elle avait fini par ne plus sortir de sa chambre, que pour les heures des repas. Ce qui ne l'empêchait pas d'exercer une surveillance hostile et jalouse sur les jeune gens. Pour un peu, elle eut enfermé Gardella au grenier et Georges à la cave. Elle se défiait autant de l'un comme de lautre.

"Au moins, quand Antoinette sera là, pensait-elle, j'aurai un auxiliaire." Elle ne se trompait pas.

En attendant leur arrivée, pour se distraire d'avance, elle fit porter dans la chambre de la jeune fille les objets à son usage, les plus confortables et les plus élégants de la maison. Georges raillait cette courtisanerie envers les millions d'où qu'ils vinssent, et comme il ne se gênait pas de faire entendre à haute voix ses sarcasmes, il en résultait de continuelles altercations entre la mère et le fils.

"Voilà, disait alors la comtesse à Gardella, la conséquence de votre rôle dans ma maison."

Gardella se taisait; mais, une fois seule, elle se laissait tellement reprendre par des accès de désespoir que, dans ces moments la mort lui apparaissait de nouveau comme l'unique refuge. Heureusement pour elle, elle avait la foi. La peur de *l'au delà*, la retenait contre la tentation du suicide.

"Après tout, se disait-elle, essayant de combattre cette tentation qu'est-ce que la durée de la vie? Les années, en somme, passent vite, et pour les morts les misères de l'existence ne comptent plus. Tôt ou tard, j'arriverai bien enfin, moi aussi, à cette tombe enviée dont les méchancetés terrestres ne troublent pas le repos. Et puisque, par une tardive justice de Dieu, le ciel sera meilleur à ceux pour lesquels la vie aura été plus pesante, pourquoi ployerais-je sous le poids de tribulations passagères!......Les dédomagements d'une éternité de bonheur, valent bien la peine qu'on supporte les maux du temps.

O sainte foi chrétienne! qui rend l'espérance aux désespérés et donne la résignation à ceux qui souffrent, quel fou malfaisant, quel impie nuisible, quel philosophe incrédule, quel athée même, s'il avait au coeur le moindre sentiment de pitié pour tant de malheureux, dont les gémissements emplissent la terre, te combattrait!

Gardella, abandonnée de la comtesse qui ne l'aimait plus, et forcée de se détourner de Georges qui l'aimait trop, ne retrouvait, en effet, un peu d'énergie que dans l'espérance des biens que la religion promet dans la vie éternelle aux souffrances de cette vie.

Antoinette et la marquise arrivèrent le jour et l'heure indiqués. La comtesse voulut elle-même aller à leur rencontre à la gare. Pour ne pas laisser Georges et Gardella seuls, elle ordonna à celle-ci de l'accompagner. Les Noirmont qui n'avaient plus d'équipage à Paris, avaient conservé ce luxe à Brémant où la nourriture des chevaux ne leur coûtait rien.

Le landau dans lequel la comtesse et sa protégée se rendirent au devant des voyageurs étaient vaste et confortable. Quatre personne y tenaient à l'aise. Georges, qui se méfiait de la malignité de sa mère et d'Antoinette à l'égard de Gardella, suivit la voitures à cheval de peur que les trois femmes, renforcées l'une par l'autre, ne s'acharnasse tout e leur victime, en son absence. Au fond de son coeur, Gardella lui sut gré de cette pensée, car elle redoutait d'autant plus le contact d'Antoinette, qu'elle savait maintenant que la comtesse ne se contenterait pas de tolérer, mais encouragerait la haine probable, dont elle serait l'objet de la part de Mademoiselle de Phébade. Au reste, comme pour ne pas lui laisser de doutes sur ce point, la comtesse eut soin de l'en avertir au départ du château.

"Vous devez des excuses à Antoinette, lui dit-elle, je vous saurais gré de vouloir bien les lui adresser dès que vous l'aborderez et ensuite de lui prouver, par vos procédés, que vos regrets sont sincères et profonds."

Comme l'orpheline se taisait: elle ajouta:

"Veuillez prendre la peine de me répondre.

—Oui, Madame," begaya Gardella en faisant un effort pour retenir ses larmes.

L'orpheline se conforma ponctuellement aux exigences de la comtesse. Elle adressa ses excuses à Mademoiselle de Phébade. Georges, à cheval, se tenait à distance. Il souleva son chapeau pour saluer les voyageuses.

Flattée, quand même, de cette politesse contrainte qu'elle rapporta tout à elle, Antoinette envoya son plus gracieux sourire à Georges. La conviction que le jeune comte venait à récipiscence, lui donna de la verve et de l'entrain. Elle entama en voiture une bruyante causerie, parlant à la cantonnade afin que Georges l'entendit. Elle ne s'occupa pas plus de Gardella que si elle n'existait pas. Madame Apettini, non plus, ne s'en occupa point. D'abord, ce fut sur l'oncle de Phébade que roula la conversation; puis on parla d'Apettini et des causes qui le retenaient à Paris.

"C'est une vengeance des Rocaresco, affirma Antoinette. Le prince lui a envoyé un travail diabolique qu'il ne terminera peut-être qu'en automne."

Il y avait cinq minutes qu'on avait pénétré dans l'avenue du château, lorsque la voiture s'arrêta devant le péristyle. Georges sauta de cheval et vint aider les dames à descendre.

"Vous avez été bien aimable, Georges, de venir au devant de nous," fit Antoinette en lui serrant fortement la main.

Il eut un sourire embarrassé. Gardella descendit la dernière, Georges lui tendit également la main et comme la comtesse et ses invitées avaient déjà fait quelques pas en avant, il lui glissa à l'oreille.

"Ne va pas croire au moins, toi que je suis venu pour elle."

Son regard désignait Antoinette.

XXXIV

Les appréhensions de Gardella et de Georges se justifièrent. Les trois femmes s'acharnèrent, à qui mieux mieux, contre la jeune fille. Madame Apettini était la seule des trois qui gardât encore quelque mesure. Quant à la comtesse, dont l'irritation croissait en raison de la révolte croissante de Georges, et quant à Antoinette, dont l'orgueil et la jalousie avaient atteint au paroxisme, elles agissaient méchamment de parti pris. Tantôt c'était un objet utile à Gardella qu'on lui commandait d'abandonner à Antoinette, tantôt on exigeait qu'elle lui cédât sa place ou ses droits suivant les circonstances. Il semblait qu'on voulut la lasser et l'obliger à s'en aller. Si elle tenait bon, par des prodiges, sans cesse renouvelés, d'une patience que les saints lui eussent enviés, c'est qu'elle savait bien que son départ, qui donnerait beau jeu à ses ennemies, en l'éloignant de celui qu'elle aimait, le pousserait à quelque acte de désespoir, et, en résumé, qu'étaient-ce que toutes ses souffrances en comparaison du bonheur qui en était la cause: l'affection de Georges. Elle trouvait dans cette affection des dédommagements qui non seulement lui suffisaient, mais qui avaient tant de douceur que même encore maintenant, s'il lui eut fallu prendre, en échange de la sienne, la place de sa rivale, avec les avantèges de la naissance de celle-ci et ses espérances pécuniaires, elle s'y fut point résignée. Il est vrai de dire que Georges défendait Gardella avec une vaillance de tous les instants. Pas un repas, pas une soirée, pas une promenade ne se passait sans qu'elle n'eut à souffrir de quelque nouvelle exigence, ou sans qu'elle ne fut la victime de quelque nouvelle injustice. Chaque fois, il prenait ouvertement son parti, mais hélas!—il n'est pas moins vrai de dire que la vie pour Gardella devenait tous les jours plus intolérable.

A Suivre